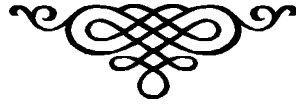


Robert Larose

Compte rendu

Palimpsestes (1987-1993) : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 13, rue Santeuil. 75231 Paris. Cedex 05.



Palimpsestes, revue du Centre de recherches en traduction et stylistique comparée de l'anglais et du français, est dirigé par Paul Bensimon. Créé en 1983, le Centre a estimé qu'il existe un espace de réflexion entre, d'un côté, la théorie totalitaire de la traduction coupée des problèmes concrets qu'affronte tout traducteur et, de l'autre, la pratique silencieuse du traduire. C'est dans cette perspective que l'équipe de Paul Bensimon a résolu de ne travailler qu'à partir de textes précis accompagnés de leur(s) traduction(s). C'est ainsi que les responsables de la revue espèrent rendre possible l'articulation de la pratique à la théorie.

Tous les numéros de la revue *Palimpsestes* sont publiés en deux volumes, ce qui la distingue de *Meta*, *Target*, *TTR*, etc. Le premier volume contient les articles; le second, les textes de référence. Ce mode de présentation en deux volumes présente des vertus pédagogiques (et méthodologiques) indéniables puisqu'il permet au lecteur de mieux juger les traductions apparaissant dans les articles contenus dans le premier volume grâce aux textes de référence (du second volume) qui servent à contextualiser chacune des traductions. Et puisqu'il est question de la présentation de la revue, il faut féliciter le comité de direction d'avoir décidé, à partir de *Palimpsestes* 5, de mettre les notes en bas de page, plutôt qu'à la fin de chacun des articles. C'est aussi à partir de ce cinquième numéro que le contenu des articles devient plus varié. En effet, 22 des 24 études contrastives des quatre premiers numéros portent sur des textes littéraires, tandis que parmi les 26 études de *Palimpsestes* 5, 6 et 7, 17 ont trait à des textes littéraires. Les neuf autres études portent sur les dimensions linguistiques, sociolinguistiques ou philosophiques de la traduction.

De 1987 à 1993, *Palimpsestes* a publié sept numéros :

- n° 1 Traduire le dialogue — Traduire les textes de théâtre (1987)
- n° 2 Traduire la poésie (1990)
- n° 3 Traduction / Adaptation (1990)
- n° 4 Retraduire (1990)
- n° 5 La mise en relief (1991)
- n° 6 L'étranger dans la langue (1991)
- n° 7 L'ordre des mots (1993)

Palimpsestes 1, comme le titre l'indique, est un numéro divisé en deux parties: la traduction du dialogue et la traduction des textes de théâtre. Dans la première partie, trois des études s'appuient sur la traduction française de deux nouvelles de Hemingway, l'une entièrement, l'autre presque entièrement dialoguée : *Hills like White Elephants* et *A Clean, Well-Lighted Place*. Il s'agit des études de Michel Gresset, «La traduction du dialogue dans deux nouvelles de Hemingway», de Geneviève Hily-Mane, «Le message second et ses termes révélateurs dans *Hills like White Elephants* et *A Clean, Well-Lighted Place* : qu'en passe-t-il dans la traduction ?» et de Béatrice Vautherin, «Les formes spécifiques du discours direct dans *Hills like White Elephants*».

L'article de Danica Seleskovitch, «La traduction interprétative», complète la première partie et porte sur le fonctionnement de la traduction orale à partir d'une conférence de presse du président Reagan (où existe une situation de dialogue avec les journalistes).

Dans la seconde partie du premier numéro, consacrée à la traduction de textes de théâtre, les chercheurs du centre n'ont pas caressé l'ambition d'épuiser un sujet aussi vaste. Ils ont plutôt voulu cerner une problématique. Voici les cinq études qui composent cette partie : Jean-Michel Deprats, «Traduire Shakespeare pour le théâtre ?»; Daniel Lemahieu, «Traduction et réplique (*Macbeth*)»; Gaby Petrone-Fresco, «The hidden text : problems of translation in *As You Like It*»; Donald Watson, «Bon esprit, bon sens ou bons mots ? (Ionesco, Obaldia, Navarre)»; Eric Kahane, «Le point de vue d'un traducteur: réponses à des questions sur des textes dramatiques»,.

Palimpsestes 2 porte sur la traduction de la poésie. Outre une traduction inédite de deux poèmes de John Donne, «A hymne to Christ. at the Authors last going into Germany» et «Hymne to God my God, in my sickness», par Yves Bonnefoy. ce numéro comprend cinq articles: Pierre Leyris, «Notes sur un poème de Hardy traduit par Valéry»; Pierre Leyris, «Quand T. S. Eliot parle Perse»; Guy Leclercq, «Une Fête galante revisitée. Analyse et traduction d'un poème de Verlaine»; Paul Bensimon, «Ces métaphores vives... La traduction des adjectifs composés métaphoriques»; Michel Remy, «Vers une problématique de la traduction des textes surréalistes».

Palimpsestes 3 est consacré à la traduction et à l'adaptation. Dans son article, «Traduction, adaptation — palimpsestes», Henri Meschonnic définit comme traduction «la version qui privilégie en elle le texte à traduire», et comme adaptation «celle qui privilégie (volontairement ou à son insu. peu importe) tout ce hors-texte fait des idées du traducteur sur le langage et sur la littérature. sur le possible et l'impossible (par quoi il se situe) et dont il fait le sous-texte qui envahit le texte à traduire». À partir d'une dizaine de traductions du célèbre monologue d'Hamlet, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, Fortunato Israël. dans «Shakespeare en français : Être ou ne pas être ?», cerne deux démarches qui relèvent pleinement de l'adaptation. Dans «*L'École des femmes* outre-Manche», Mary Wood montre les transformations et distorsions que subit *L'École des femmes* en anglais et en écossais au XX^e siècle. De son côté. dans «Traduction/Adaptation/Parodie — Traduire Alice en toute justice», Guy Leclercq scrute les notions de traduction et d'adaptation par l'analyse de «*Tweedledum and Tweedledee*», de Lewis Carroll. Enfin, dans la cinquième et dernière étude, «Le théâtre en traduction : quelques réflexions sur le rôle du traducteur (Beckett. Pinter)», Margaret Tomarchio se penche sur les pièces de Beckett traduites par lui-même, et de Pinter. traduites par Eric Kahane. Les collaborateurs de ce troisième numéro montrent que la problématique traduction/adaptation débouche sur une sociologie de l'une et l'autre activité.

Palimpsestes 4, intitulé «Retraduire», comprend cinq articles qui s'efforcent de cerner cette problématique complexe qu'est celle de retraduire. Le premier, «La traduction comme espace de la traduction», est d'Antoine Berman. Dans la première traduction. écrit ce dernier, les forces anti-translatives qui provoquent la défaillance sont toutes-puissantes : la

traduction surgit de la nécessité de réduire la défaillance originelle. À partir de cinq traductions d'*Othello*, Anne-Françoise Benhamou — «Quel langage pour le théâtre? (À propos de quelques traductions d'*Othello*)» — montre que toute tentative de retraduire Shakespeare doit se référer implicitement au langage de la scène, du corps en mouvement dans l'espace, du mot vibrant dans la texture des voix. Dans «Retraduire, (re)mettre en scène. L'exemple de *Sanctuary*», Michel Gresset étudie le début et la fin de *Sanctuaire*, de William Faulkner, traduit par René-Noël Raimbault en 1933, et examine des fragments importants de cette œuvre qu'il a lui-même retraduite en 1977 pour l'édition de la Pléiade. Dans «*Finnegans Wake*: la traduction parasitée», André Topia mène une étude de trois traductions des dernières pages de *Finnegans Wake*. Aux yeux de Liliane Rodriguez, «Sous le signe de Mercure, la retraduction», la retraduction se place sous le signe de Mercure, ce dieu aux nombreuses fonctions. Elle établit une typologie des retraductions basée sur les fonctions mercuriennes, celles de message, serviteur, inventeur des lettres, gymnaste, marchand, voleur, et voyageur.

Palimpsestes 5, le plus volumineux (dix articles) et le plus varié de la série (analyse de textes littéraires, économiques et sociologiques), porte sur la mise en relief. «Mettre en relief un élément, précise Béatrice Vautherin dans sa présentation du numéro, consiste à attirer particulièrement l'attention du lecteur ou de l'auditeur sur cet élément, qui peut être de longueur et de nature très variables, et ceci par des moyens linguistiques divers. La notion de mise en relief appartient donc clairement au domaine de la pragmatique.» Tous les auteurs ont envisagé la question de la mise en relief sous l'angle contrastif. Antoine Berman, dans «L'accentuation et le principe d'abondance en traduction», décrit le principe d'abondance et son application dans la traduction de Plutarque par Jacques Amyot au XVI^e siècle. Pierre Cadiot, dans «La mise en relief, un bilan linguistique. À propos de la traduction anglaise des premières pages de *Mort à crédit* de L.-F. Céline», critique la notion de mise en relief qu'il estime mal définie. De son côté, Béatrice Vautherin s'intéresse à une structure syntaxique susceptible d'être utilisée à des fins de mise en relief, les inversions sujet-verbe. Son étude, intitulée «Les structures avec inversion dans *Women in Love* de D. H. Lawrence et sa traduction française», a le mérite de rappeler l'importance capitale de l'ordre des mots en général. À partir d'un corpus de traductions, Jacqueline Guillemin-Flescher met en lumière la différence entre le français et l'anglais en ce qui concerne la représentation de l'action, de l'activité et de l'événement. Dans «Représentation linguistique de l'activité, l'action et l'événement en français et en anglais», elle constate qu'en anglais, c'est le processus qui est privilégié ou le but, alors que ces distinctions ne sont pas nécessairement faites en français. Dans «Avant la charrue, les bœufs. La mise en relief du sujet et / ou du prédicat dans la traduction de textes économiques», André Chassigneux traite de phénomènes liés à l'ordre des mots et des propositions dans la traduction française de textes économiques écrits en anglais. L'étude de Paul Volsik, «La traduction des clivés et le problème de la mise en relief», porte sur les clivés (par exemple, C'est Jean que j'ai vu / It's John I saw) dans un corpus de traductions. Dans «Quand (se) taire c'est (se) dire plus fort. Les lourds silences d'Alice», Guy Leclercq s'intéresse aux silences, pauses, hésitations, bégaiements, mots ou expériences réfrénés dans *Alice's Adventures in Wonderland*. Antoinette Roubichou-Stretz intitule son étude «L'implicite et l'explicite chez Nadine Gordimer. Quelques problèmes de traduction de *The Conversationist*». Elle montre, à partir de trois extraits du roman de Nadine Gordimer, *The Conversationist*, les problèmes spécifiques qu'elle a dû résoudre pour traduire cet ouvrage : les répétitions, les phrases elliptiques, l'implicite, les ambiguïtés ou indéterminations du sens. Mary Wood, dans «*The eye Of mon hath not heard*. À la recherche de l'emphase perdue», étudie les marques prosodiques de mise en relief (accentuation, intonation, pauses), ou plus exactement ce qu'on peut en reconstruire à partir de l'écrit, dans

des traductions françaises de textes de théâtre et de dialogues tirés de nouvelles et de romans anglais contemporains. Enfin, «Myths, Loose Fits and Near Misses. Some Highlighting Problems in Translating French Social Science». de Richard Nice, porte sur les problèmes de mise en relief qui se sont présentés à l'auteur au moment de traduire en anglais Pierre Bourdieu.

Les huit études réunies dans *Palimpsestes 6* cernent la problématique complexe de l'étranger dans la langue. Selon Antoine Berman, qui signe l'article liminaire. «La traduction des oeuvres anglaises aux XVIII^e et XIX^e siècles : un tournant?», l'anglais est marqué par une dualité foncière : l'anglais est simultanément une langue communicationnelle et une langue iconique. Dans «La langue violée?», Jean-René Ladmiral se demande si le «français freudien», qui se dégage des directives lexico-terminologiques données aux traducteurs des *(Œuvres complètes de Freud)* (PUF) est une langue «violée». Intitulée «La prose de pensée : prose étrange ou étrangère?» (terme proposé par Jean-René Ladmiral à l'occasion du colloque sur la mise en relief, Université de Paris III, octobre 1988), l'étude de Jacques Colson cherche à fournir une réponse à la question : qu'est-ce qui caractérise le style particulier de la «prose de pensée»? Dans «Double, dédoublement, redoublement dans *The Jolly Corner* de Henry James, nouvellement traduit par Viviane Dunn et Bernard Rabjen», Viviane Dunn et Bernard Rabjen soulignent qu'entre le *visionnaire* qu'est l'auteur, et le *voyeur* qu'est le traducteur-lecteur du récit, le dispositif esthétique jamesien comporte un *observateur mythique* et un *sujet observé*. Christine Pagnouille, dans «Étrangetés dans le *Carnaval* de Wilson Harris», se demande comment rendre les multiples étrangetés (multiplicité des voix, niveaux de langue, techniques narratives, etc.) de *Carnaval*, roman de Wilson Harris dont elle est la traductrice. «Le rire de Lear — en français» est le titre du sixième article apparaissant dans la revue. L'auteur, Guy Leclercq, qui analyse et traduit *The Quangle Wangle's Hat*, explique comment les composantes fondamentales de l'humour a-sensé de Lear résistent à l'opération de traduction. Le titre même de l'article de Romy Heylen, écrit Paul Bensimon dans la présentation de *Palimpsestes 6*, performe le passage d'une langue à l'autre que pratiquent constamment les Cajuns : «Sometimes I start out a sentence in French et je la terminerai en anglais. Interferencce and code-switching in Louisiana.» Dans «Pour un palimpseste de la traduction française du personnage de Ratliff dans *Le Hameau* de Faulkner», Annick Chapdelaine étudie les procédés susceptibles de réalimenter «l'Étranger dans le Propre» à partir d'un extrait particulièrement représentatif du style de Ratliff, dont elle fournit ensuite une retraduction. Notons enfin la création dans *Palimpsestes 6* d'une rubrique comptes rendus, placée sous la responsabilité de Michel Ballard.

Palimpsestes 7, dédié à la mémoire d'Antoine Berman, traite de l'«Ordre des mots» et réunit huit études. Frédérick M. Rener, dans «*In principio erat verbum*: Traditional concepts about words and their order in translating», donne un aperçu des principes théoriques et des solutions pratiques auxquels ont recouru les traducteurs des XVI^e et XVII^e siècles pour rendre l'ordre des mots dans une langue vernaculaire qui n'était pas encore stabilisée. L'article de Paul Volsik, «Évolution de la présence, de la nature et de la place du *verbe de parole* en français et en anglais», présente une étude diachronique de la fonction, de la présence (ou non), de la nature et de la place du «verbe introducteur de parole» (*dire, demander,...*) dans le roman anglais et français. L'exposé de Jacques Colson, «Les propositions de cause en anglais et en français : bonnes raisons et causes douteuses», examine le sous-système des conjonctions de cause composé, en français, de *parce que, car, comme* et *puisque* et, en anglais, de *because, for, as* et *since*. Dans «Le phrase d'Emily Dickinson : l'ordre des mots», Claire Malroux examine dans quelle mesure l'analyse des premiers et derniers vers des poèmes d'Emily Dickinson permettra de dégager le degré de traductibilité de l'ordre voulu par le poète. Jean Pavans, dans «Rythme, reliefs et niveaux

des phrases initiales de trois fictions de Henry James», montre comment l'agencement des mots chez James ne relève pas simplement d'un souci stylistique et rythmique, mais se rattache au système général d'un point de vue adopté pour chaque roman. Le sixième article. «Le début du *Procès* de Kafka en allemand, français et anglais: le problème de l'ordre des mots». de Bernard Lortholary montre que la prose narrative de Kafka est un exemple particulièrement éclairant d'une loi qui est évidente au théâtre, et qui vaut pour tout texte à traduire : quand la langue cible ne peut respecter à la fois l'ordre séquentiel et la structure syntaxique de la langue source, l'ordre doit être conservé plutôt que la structure. L'étude de Roger Greaves. «La place de l'adjectif qualificatif dans la phrase de La Fontaine», examine la disposition fondamentale et la fonction discursive des adjectifs qualificatifs dans un échantillon des *Fables* de La Fontaine, corrélativement à la traduction en langue anglaise du même échantillon par Francis Scarfe. Dans «Les mots qui s'imposent : l'autorité du discours social dans la traduction». Annie Brisset montre comment se construit le «sens commun» dans l'espace récepteur de la traduction à partir de traductions théâtrales effectuées au Québec depuis 1968. Enfin, le compte rendu que Michel Ballard fait de *Sociocritique de la traduction / Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, d'Annie Brisset, termine *Palimpsestes* 7.

ROBERT LAROSE

Université de Montréal, Montréal, Canada